

« MA THÈSE EN 180 SECONDES » : TROIS FOIS TROIS MINUTES POUR SÉDUIRE

Publié le 29 mai 2015



PODCAST

Inaccessibles les scientifiques? Incompréhensibles, leurs travaux, pour le commun des mortels? Jeudi soir, la finale interuniversitaire belge du concours [« Ma thèse en 180 secondes »](#) a prouvé le contraire. Organisée cette année à l'[Université de Namur](#) (UNamur), elle a mis en compétition 21 docteurs et doctorants issus des six universités francophones du pays. La vulgarisation était au rendez-vous. Le plaisir de comprendre également!

Dans le grand auditorio Pedro Aruppe de l'UNamur, le défi était simple. Chaque candidat disposait de 180 secondes, pas une de plus, pour présenter à un public pas nécessairement scientifique, et en français, le thème de ses recherches doctorales et ses enjeux. Une unique diapositive, projetée sur grand écran, pouvait illustrer le propos.

Apprendre à écrire, parler et illustrer sans jargonner

L'exercice de vulgarisation débute dès la « traduction » de l'intitulé de la thèse. Il est sans aucun doute plus simple de comprendre qu'on traite de communication entre animaux lorsqu'on parle de « Communication chimique: quand les odeurs permettent de collaborer » plutôt que de « Détermination des kairomones impliquées dans la sélection de l'hôte dans la symbiose

associant les holothuries de l'Océan Indien au crabe commensal *Lissocarcinus orbicularis* ».

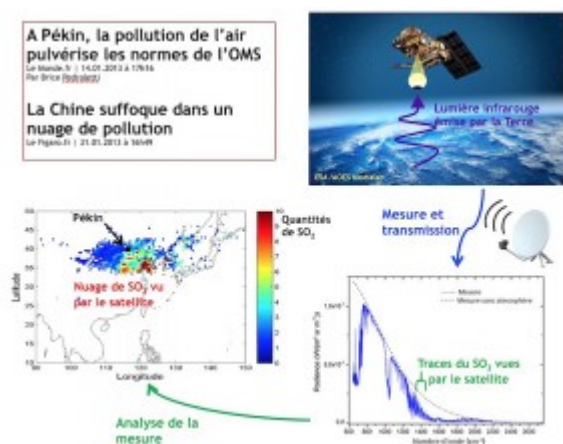
Cette première « simplification » acquise, il restait à préciser, en trois minutes, le cœur de quatre années de recherches. Un exercice difficile, y compris pour le jury. Composé de représentants du monde académique, d'un journaliste et d'un représentant de l'administration wallonne, il a dû digérer 21 prestations en quelques dizaines de minutes.

« Pour nous aider dans nos appréciations, nous disposons d'une grille de cotation », précise le Dr Catherine Bouland, Professeur à l'école de Santé publique de l'Université Libre de Bruxelles (ULB). « Nous avons notamment à évaluer l'éloquence des candidats, la qualité du langage utilisé, la structure de leur présentation, la mise en contexte de leurs travaux, la hiérarchisation de leurs idées ».

Trois lauréats belges à la finale parisienne d'octobre

Les résultats? Trois doctorants ont vu leur présentation récompensées par le jury de « Ma Thèse en 180 secondes ». Voici, par ordre alphabétique (les lauréats ne sont pas « classés » entre-eux), leur diapositive et... leur prestation verbale complète. Ils représenteront les universités de la Fédération Wallonie-Bruxelles lors du Concours International organisé à Paris en octobre prochain. A cette occasion, ils se mesureront aux Burkinabés, Camerounais, Français, Québécois, Marocains, Sénégalais et Tunisiens.

Sophie Bauduin (Chimie) : Cartographier la pollution de l'air depuis l'espace. Titre original de la thèse : « Sondage de la composition de la couche limite atmosphérique par des observations spatiales dans l'infrarouge » (ULB).

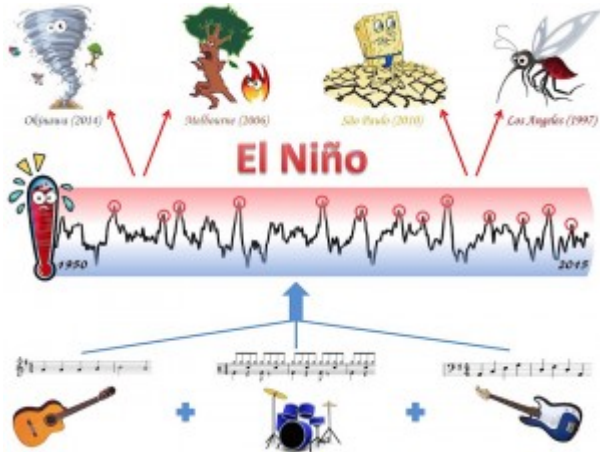


Ecoutez la présentation de Sophie Bauduin

>

Adrien Deliège (Mathématiques) : « El Nino, quand les mathématiques rythment les catastrophes »

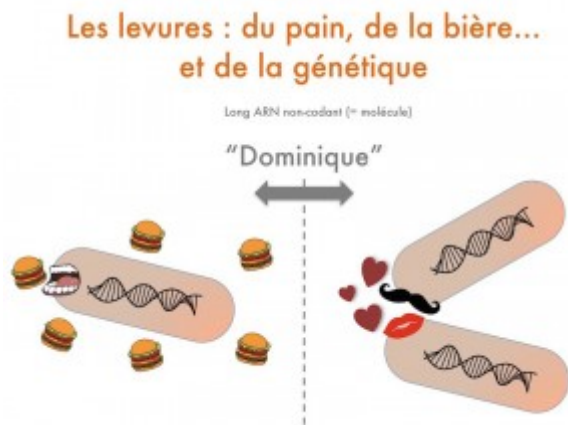
climatiques! » Le titre original de sa thèse est : « Analyse de séries temporelles climatiques via les ondelettes » (ULg).



Ecoutez la présentation d'Adrien Delière

>

Olivier Finet (Biochimie) : Les levures: du pain, de la bière... et de la génétique. Titre original de sa thèse : « Etude du rôle d'un long ARN non-codant dans la régulation de la différenciation sexuelle chez la levure de fission *Schizosaccharomyces pombe* » (UNamur).



Ecoutez la présentation d'Olivier Finet

>

« Le concept de ce concours est né en Australie », rappelle le recteur de l'Université de Namur, le Pr Yves Poullet. « Il a ensuite été adopté et francisé au Québec avant de séduire les universités belges francophones l'année dernière.

« L'intérêt de ce concours est double. Il offre une belle occasion aux jeunes chercheurs de développer leurs compétences en vulgarisation. Et les universités les ont activement aidés à se préparer! Par ailleurs, ce genre d'initiative permet aussi au grand public de découvrir des sujets de recherche passionnants ».

« C'est là une manière de combler le fossé qui sépare une communauté savante, que la spécialisation tend à refermer sur elle-même, et le reste de la société », estime-t-on à l'UCL.

Jeudi soir à Namur, quelque 180 personnes étaient présentes dans l'auditoire Aruppe.